

PER
P-124

que, aux doux rêves mystiques, aux ardeurs religieuses.

Il était beau comme Zanetto. Il chantait comme un ange. C'était la séduction même. Aussi quand il parut produit, dans le monde musical par Mme Viardot, cette grande artiste, fit-il la conquête de Mlle Zimmermann qui devint sa femme et qui ne doit pas trop se plaindre. Si son contrat a reçu quelques coups de canif, — c'était sa faute !

En effet, elle était tellement éprise de son mari qu'elle ne tarissait pas sur son compte auprès de ses meilleures amies... Elle fit si bien que toutes voulurent en tâter. — De là, le ménage accidenté que l'on sait, la fuite à Rome avec Mme C. D... puis la brouille inévitable, suivie d'une crise religieuse, l'entrée dans un cloître, au couvent des Mineurs Conventuels, où il poussa son séjour jusqu'à la tonsure.

C'est à Rome, quand il était à la Villa Médicis que Gounod composa, dit-on, les duos qui figurèrent plus tard dans "Faust" et dans "Roméo".

La dernière formule amoureuse de Gounod fut "Polyeucte" avec une Anglaise fameuse qui l'exploita, chacun sait comment et qui l'avait obsorbé au point de le faire habiller comme les "esthetics" et d'en faire son professeur d'harmonie pour son Institut musical.

Le voyez-vous d'ici, dirigeant les théories de jeunes filles aux yeux noyés d'extase... et leur marquant la mesure avec son bâton d'ébène aux incrustations d'ivoire. Le voyez-vous sultan platonique d'un harem musical ?

En amour, c'était presque toujours la tête qui marchait.

Je n'en veux pour preuve que l'anecdote suivante qui servira de mot de la fin.

Une belle-sœur à lui, Mme Z. D. — qui avait trop d'esprit... consolait Mme Gounod chaque fois qu'elle voyait celle-ci en pleurs après une escapade de son mari. C'était sa spécialité : mais elle avait une manière à elle : qu'on en juge ?

"Ne te plains pas, ma chère Anna, "nouvel amour, nouvel opéra ! Et surtout "dors sur tes deux oreilles, Gounod n'aime "qu'en buste !"

En somme, un grand amoureux et un grand musicien. J'en connais beaucoup qui voudraient bien qu'en parlant d'eux, on puisse en dire autant."

II SES ŒUVRES

Les compositions qui ont révélé chez M. Gounod la science de l'harmonie, l'érudition musicale, le respect de l'art et les traditions des maîtres, comprennent, dans l'ordre chronologique : "Sapho" (1850), drame lyrique en 3 actes, au succès duquel nuisit l'absence de tout ballet ; les "Chœurs de l'Ulysse", de M. Fr. Ponsard (juin 1852) ; la "Nonne sanglante" (1854), opéra en 5 actes, sur un sujet qui lui fut confié par la direction, après

l'abandon de plusieurs autres maîtres ; une première symphonie intitulée "La Reine des Apôtres" (1850), et deux autres symphonies, exécutées à la Société des jeunes artistes (1855 et 1856) ; une Cantate, à l'occasion du voyage de la reine d'Angleterre à Paris, "Le Médecin malgré lui" (Théâtre-Lyrique, 1858 ; "Faust" (même théâtre 1859), qui eut près de deux cents représentations au Théâtre-Lyrique et qui, profondément retouché, fut repris à l'Opéra, en 1869, avec un grand éclat ; "La Colombe" (Bade, 1860), reprise en 1866, à l'Opéra-Comique ; "Philon et Baucis" (Théâtre-Lyrique, 1889 ; "Mireille", d'après le poème provençal de M. Mistral (même théâtre, 1862) ; "La reine de Saba, en 4 actes (Opéra, 1872) ; "Roméo et Juliette", opéra en 5 actes (Théâtre-Lyrique, avril 1867), qui eut environ cent représentations et fut immédiatement monté à



FRANZ JEHIN-PRUME.
Violoniste de S. M. le roi des Belges.

Bruxelles, à Vionne, etc. ; "Les Deux Reines", drame de M. Legouvé (salle Ventadour, 1876), "Jeanne d'Arc", paroles de M. Jules Barbier (Gaîté, 1873), "Cinq-Mars" (Opéra-Comique, 5 avril 1877) ; "Polyeucte" (Opéra, mars 1879), etc.

Cette dernière œuvre, annoncée depuis dix ans, avait été le principal sujet des longues et délicates contestations entre l'auteur, son éditeur et Mrs. Weldon. M. Ch. Gounod fit ensuite la musique de "Georges Dandin", sur les paroles même de Molière, et à ce propos, il écrivit, sur l'emploi de la prose dans la musique dramatique, une curieuse étude publiée par la "Revue et Gazette musicale. Plus récemment, l'artiste s'engagea à fournir au directeur de l'Opéra, M. Vaucorbeil un autre grand ouvrage, "Le Tribut de Zamora", qu'il devrait livrer dans le

courant de 1879, en trois fois, deux actes par deux actes, sous peine d'un énorme dédit ; les journaux ont raconté que, les cahiers successivement remis contenant à peine l'indication des scènes, la mise en répétition de la pièce était indéfiniment ajournée (novembre 1879.)

En dehors du théâtre, on doit à M. Gounod un nombre assez considérable de morceaux de musique religieuse, instrumentale, symphonique et vocale, dont quelques-uns ont été composés sur des paroles anglaises ou italiennes.

De plus Gounod était un écrivain et un orateur distingué. Il a écrit plusieurs ouvrages sur la musique et ses discours ont toujours attirés l'admiration de ceux qui les ont entendues. Comme philosophe et théologien il occupait un des premiers rangs parmi les savants français.

Les funérailles de Gounod ont été des plus imposantes. Le cercueil disparaissait complètement sous les fleurs. Toute la France artistique s'était réunie pour rendre au grand compositeur un dernier hommage.

Charles Gounod, le chef de l'école française, laissera un nom immortel.

L.

NOS PORTRAITS

Jéhin-Prume

Prume, nous est si connu, on a tant de fois publié son portrait, sa biographie a été tant de fois écrites que vraiment nous ne savons comment nous y prendre pour sortir de la banalité. Est-ce, comme artiste, comme homme, ou comme compositeur que nous allons en parler. Prume est un tout, une unité, la délicatesse de ses manières, de ses sentiments se reflètent dans toutes les expressions qui l'animent, comme violoniste et comme compositeur. Prume est une poète. Né gentilhomme, au sein d'une famille essentiellement artistique, élevé dans les hautes sphères de la société, recevant de pair, une éducation musicale et mondaine, il a toujours eu par ce fait une supériorité sur bien des artistes, ce que les autres possédaient superficiellement il les avait en lui. Aussi le sentiment, la grandeur de son jou n'ont rien de point, tout y est réel, senti.

A peine âgé de six ans Prume donna son premier concert, à neuf, il obtenait le premier prix de violon à Liège, à treize le premier prix à Bruxelles. Son éducation musicale fut tour à tour dirigée par François Prume, Léonard, de Bériot, Fétis. A seize ans, il part pour l'Allemagne, première tournée qui devait à jamais décider de son avenir. A Berlin, il joue à la cours, accompagné par Meyerbeer, à Cobourg il est créé Chevalier d'Ernestine de Saxe, à Dresdes il donne dix-huit concerts. Il parcourt ensuite la Russie